MAXIME RUSSIER-BYELOUSOV 4°7 COLLEGE VENDOME :

 04 72 69 76 50

69 RUE VENDOME 69006 LYON

LE MAITRE DU MONDE

C’était dans cette maison isolée du reste du monde que la famille Riquewihr avait trouvé son bonheur. Le village le plus proche devait se trouver à des centaines de kilomètres. Cette maison perdue, au beau milieu des vignes d’Alsace, n’avait rien de particulier mais convenait très bien à la famille d’origine Alsacienne. Elle était grande. Auparavant cette maison devait sûrement être une vieille auberge mal entretenue qui, selon le propriétaire, avait été abandonnée il y a environ une dizaine d’années. La maison était grande, la devanture quant à elle était très peu visible à cause du lierre mais on pouvait observer qu’une partie de la façade nord était peinte d’un blanc cassé. Il était rare de voir des portes autour du bâtiment. Le plus souvent elles étaient en bois et on pouvait remarquer qu’elles avaient été, dans le passé, rongées par des termites. L’intérieur était normal, rien d’extravagant. Toutes les pièces étaient là. L’entrée puis la cuisine, rattachée à la salle de bain. Il y avait un escalier. C’était sûrement pour avoir accès aux chambres, donc à l’étage supérieur.

L’intérieur, contrairement à l’extérieur, était bien entretenu, malgré la seule cheminée qui se trouvait dans la cuisine. Il y avait une cour. Ce grand espace avait au beau milieu un rond-point sur lequel était planté un olivier et toutes sortes de roses. Un noyer se trouvait au fond de la cour ; il avait environ une centaine d’années. Son tronc très épais s’élevait très haut au-dessus de la maison. L’odeur des noix embaumait les narines de la famille. On pouvait observer un portail rouillé avec des dalles au sol. Derrière la maison, se trouvaient les mêmes dalles, mais cette fois-ci sans le moindre portail. Un peu plus loin, on pouvait apercevoir une cabane de bois, qui marquait une frontière entre la demeure familiale et un magnifique champ de blé. L’horizon ne pouvait être discerné, tant les céréales dorées inondaient le paysage. Ce champ brillait de mille feux aux rayons de soleil. Toute la plaine, toute la vallée de Ribeauvillé étaient remplies de ce majestueux champ de blé blond comme le soleil.

 José, le père de famille, était ravi de voir ce champ, il pourrait enfin travailler. Sa femme, Marie, était plus qu’émerveillée. Ici était le meilleur endroit pour que ses enfants puissent s’amuser en toute sérénité. Cet espace était bien mieux qu’en ville avec beaucoup de pollution et plus le travail à l’usine. Ici on respirait l’air pur des collines ainsi que des montages. Augustine et Gabriel, eux, étaient aux anges, ils étaient plus que ravis de pouvoir s’amuser dans un tel espace. Une fois qu’ils virent le champ des merveilles, ils bondirent dans tous les sens. Rien ne pouvait les arrêter, ni même la divine odeur des plats de leur mère. Quand ils furent essoufflés ils se dirent que cet endroit était un très beau lieu pour que leur petit frère, encore dans le ventre de sa maman, puisse voir la lumière du jour. Augustine, la plus grande, attendait avec impatience l’arrivée de son petit frère. Gabriel, lui, était plutôt jaloux.

Le soir, autour d’un bon et chaud pot-au-feu, les sourires étaient au rendez-vous. Ils allaient passer leur première soirée et leur première nuit dans cette maison isolée. Pour profiter de la soirée ils se couchèrent au clair de lune qui éclairait la vallée d’une blancheur étincelante.

A l’aube, José Riquewihr se mit au travail en essayant de ne pas réveiller ses enfants bien fatigués. Arrivé au pied de la maison il se dirigea vers la cabane puis il entra et il ressortit avec une faux. Il était fier, il avait toujours voulu en avoir une. Il se mit à la découpe du blé. Il vit très rapidement que c’était un travail dur de couper ou plutôt de faucher du blé. José avait toujours voulut avoir un corps musclé, il voulait aussi avoir de l’endurance. Mais il était loin de tout ceci. Il était un peu enveloppé, portait une petite moustache comme son idole, un homme connu, intelligent et ayant travaillé avec Agatha Christie. C’était Hercule Poirot.

Hercule Poirot lui ressemblait étonnamment. José se dit qu’avec un peu de travail comme celui-là, il aurait un beau corps d’athlète. Mais sa priorité c’était être dans une maison isolée. C’était le cas. Mais avant tout il voulait avoir du travail, il voulait gagner sa vie, il espérait un jour pouvoir avoir sa propre maison, il voulait même un jour sortir de la misère, de la pauvreté dans laquelle il était. Il était heureux, il allait enfin pouvoir nourrir sa famille a son envi : il pourrait manger à son aise.

Au bout de quelques heures, il entendit un bruit. C’était forcément un bruit de moteur. Il ne pouvait se tromper car il avait travaillé pendant une quinzaine d’années dans un garage. C’est d’ailleurs dans ce métier qu’il avait rencontré Marie. Il s’en souvenait comme si c’était hier. Marie était venue car sa voiture faisait des bouffées de fumée noire. Le bruit se rapprocha. Il vit au loin un camion. Un très grand camion. Il s’arrêta devant la cabane. Un monsieur sortit. Il était grand et effrayant. Ils s’échangèrent des mots et José partit mettre le blé au camion. En échange il gagnait sa vie. Tout le blé qu’il ramassait était chargé dans un camion pour aller nourrir les villages d’à côté.

Les deux années suivantes José crut que son travail était interminable. Il avait l’impression qu’il n’avait jamais commencé et qu’il ne finirait jamais. Mais il était heureux, à peu près. Il gagnait bien mais le travail était de plus en plus dur. Augustine était partie déjà depuis environ un an et demi. Elle était grande et donc résidait à l’internat. La jeune fille n’avait pu admirer son petit frère, Noé, qu’un court moment d’un an. Mais jamais elle ne sut que quelques jours après son départ dans son internat de banlieue, son petit frère s’était éteint à l’âge de deux ans. Sa mort fut brutale et inattendue. Il était en très bonne santé et il décéda dans les bras de sa mère. Les médecins lui répétèrent sans cesse qu’il n’avait pas souffert. Gabriel était le seul enfant. La tristesse l’envahissait.

Un jour José ne pouvait pas travailler : il était malade. Alors il décida de se reposer quelques jours en attendant que sa douleur passe. Il avait un mal de tête terrible. La semaine suivante, il repartit travailler. Il n’avait pas gagné d’argent depuis une semaine. Mais en arrivant devant le champ, il vit une couleur bleuâtre. Son blé était en train de moisir. Il comprit alors qu’il fallait à tout prix qu’il reprenne le travail.

Un nouveau jour commença et José apprit que, deux mois plutôt, sa mère ainsi que son père étaient morts de la même façon que son fils. Etait-ce la colère des dieux ? Il ne savait pas quoi penser. Ses pensées tournoyaient comme affolées d’horreur.

José avait bien récolté ces derniers mois. Il arrivait quelques fois que le père de famille reçoive des primes de 250 francs. Son salaire habituel était 200 francs. Il se disait que travailler c’était la santé. Alors il décida, pour ne pas perdre son dernier fils, de le mettre aussi à récolter du blé.

Il arrivait souvent que Marie et Gabriel aillent se promener. Marie aimait se balader pour ramasser des fruits. Il y en avait des kilos et des kilos. Elle les ramassait pour en faire de la compote ou pour faire des fruits au sirop… Mais ce jour-là elle avait découvert un arbre rempli de fruits. De loin, ces fruits ressemblaient à des citrons grâce à leur couleur jaune. Mais de plus près et en les goûtant cela ressemblait à une pomme avec un jus de poire. Gabriel, lui, adorait les animaux. Il aimait tellement les caresser qu’il les regardait tout le temps. Parfois, il leur parlait ou il faisait encore plein d’autres choses avec ces animaux. Son animal favori était le lapin. Il disait que sa fourrure était douce comme du coton.

Au même moment José, comme à son habitude, coupait du blé. Mais soudainement il eut une vision. Il vit son fils grimper aux arbres, ramasser des fruits et d’un coup il tomba subitement et il le vit allongé, sur l’herbe fraiche, inanimé. Sous le choc il lâcha son outil de travail et il éclata en sanglots. Voir son fils mourir était plus qu’une malédiction pour lui. Quelques mètres plus loin Gabriel était sur un arbre en pleine cueillette de fruits. Et d’un seul coup il tomba de l’arbre et se blessa à la jambe. Elle était cassée.

Le matin suivant José continua son travail. Le camion arriva à la même heure comme à son habitude. Le camionneur était très loin et donc décida de rejoindre le faucheur pour le prévenir qu’il fallait mettre la marchandise dans le camion. Une fois en haut il poussa un terrible hurlement et tomba sur le sol, roide et sans mouvements. José l’entendit et courut à son secours mais il n’y avait rien à faire. Il était lui aussi victime de cette mort étrange. Alors le malheureux père de famille commença à paniquer. Tout le monde saurait que le camionneur n’est pas venu, ils sauraient qu’il est mort, les personnes du village allaient toutes le pointer du doigt. Ils allaient découvrir la vérité. José commença à s’inventer des histoires horribles, terrifiantes. Il se vit en train de vivre ses derniers jours en prison.

Le soir même à la lueur de la pleine lune José termina son travail. Après cette longue journée de travail très riche en émotions il alla ranger sa faux dans la cabane. En posant sa faux il vit qu’il y avait une écriture. Il était bel et bien écrit : « MON MAITRE EST LE MAITRE DE LA DESTINEE HUMAINE ». José sentit une sueur de mort lui glacer chaque membre. Il comprit haletant et frissonnant d’effroi que chaque brin de blé représentait la vie d’une personne. . José en avait fauché plus de 10 hectares.

.